

Une réalisation impersonnelle / Entre Buffalo et Beyrouth *Joyeux Calvaire*

Paul Beaucage and André Lavoie

Volume 15, Number 4, Winter 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33676ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaucage, P. & Lavoie, A. (1997). Review of [Une réalisation impersonnelle / Entre Buffalo et Beyrouth / *Joyeux Calvaire*]. *Ciné-Bulles*, 15(4), 42–43.

Une réalisation impersonnelle

par Paul Beaucage

Au départ, il apparaissait réjouissant de voir un cinéaste de la trempe de Denys Arcand se pencher sur une problématique aussi aiguë que celle des sans-abri dans une grande ville. D'autant plus, que le projet de **Joyeux calvaire** semblait se situer aux antipodes de son film précédent, **De l'amour et des restes humains** (1994). S'appuyant, cette fois, sur un budget modeste et un scénario socialement ambitieux, **Joyeux calvaire** relate la rencontre inopinée de deux hommes: Joseph (Benoît Brière), un jeune itinérant candide, et Marcel (Gaston Lepage), un sans-abri expérimenté. Au cours d'une longue promenade à travers Montréal, Marcel, véritable porte-parole des gens de sa condition, initie son compagnon d'infortune à la réalité «tragi-comique» des sans-logis.

Comme bien des premiers scénarios, l'intrigue élaborée par Claire Richard est particulièrement touffue. Elle représente une espèce de somme des multiples témoignages que cette bienveillante auprès des sans-abri a recueillis «sur le terrain». En soi le récit était fort intéressant, mais Arcand n'a pas su l'imprégner d'un style adéquat. De sorte que l'on ne tarde pas à s'apercevoir qu'il existe un déséquilibre constant entre le scénario et la réalisation, entre le fond et la forme. Évidemment, on comprend le cinéaste d'avoir voulu éviter que son film ne sombre dans les facilités du mélodrame. Toutefois, cela ne justifie ni la froideur de la mise en scène ni son caractère impersonnel par rapport à l'action.

Malgré tout, on constate que le réalisateur a tenté à quelques reprises d'aérer son intrigue en ayant recours à différentes figures de style. Toutefois, il faut admettre que celles-ci s'avèrent souvent inefficaces. À preuve, considérons d'abord le procédé du retour en arrière: il l'utilise surtout pour rompre avec la linéarité du récit. Cependant, il ne le fait pas toujours avec doigté. Par conséquent, les images de ses *flash-back* apparaissent redondantes par rapport aux propos en voix *off* que tient le narrateur (Marcel). D'autre part, on pourra déplorer que le cinéaste n'ait

pas su tracer une forte opposition entre ses deux protagonistes. Cela nous donne la fâcheuse impression que le personnage de Joseph n'est que le faire-valoir de Marcel. En outre, il n'émerge de leur conversation qu'un seul point de vue, valable certes, mais limité. Devant cette vision du monde univoque, on en vient à regretter la riche diversité de points de vue que proposait **le Déclin de l'empire américain** (1986), le chef-d'œuvre d'Arcand.

Au demeurant, on ne saurait nier que **Joyeux calvaire** aborde quelques-uns des thèmes fondamentaux de l'œuvre du cinéaste. Parmi eux, contentons-nous de mentionner celui de la déchéance humaine. On sait que cette problématique habite, à différents degrés, la quasi-totalité des films d'Arcand, de **Réjeanne Padovani** (1973) à **De l'amour et des restes humains** en passant par **le Confort et l'indifférence** (1981) et **Jésus de Montréal** (1989). Malheureusement, le réalisateur ne parvient pas à en traiter avec autant de pertinence que par le passé. À travers le cheminement de Joseph, un ancien couvreur, de Marcel, un homme intelligent, et d'une kyrielle pittoresque de personnages secondaires, il nous montre que n'importe qui peut devenir sans-abri. Si, de façon générale, le constat s'avère juste, il n'en demeure pas moins succinct dans le cadre d'un film qui prétend explorer la réalité des sans-abri «en profondeur». De fait, cette conclusion semble découler du refus du cinéaste de s'attacher à la psychologie de ses personnages, de traquer la moindre expression de leurs états d'âme. Dans ces circonstances, il n'apparaît pas surprenant que Denys Arcand en vienne à banaliser la portée de leur chute socio-affective.

Contrairement à ce que l'on pouvait anticiper, la dernière réalisation d'Arcand ne lui permet pas de renouer avec un cinéma de haut niveau. Malgré des intentions louables, on constate que le réalisateur s'empêtre de nouveau dans une esthétique sage et conventionnelle qui ne dérange personne. Évidemment, il faut reconnaître que le film a été tourné avec professionnalisme et que les comédiens ont été adéquatement dirigés. Toutefois, il aurait fallu que Denys Arcand prenne réellement position pour nous convaincre de la justesse de son propos. Du reste, il aurait dû choisir clairement entre deux tendances: soit celle du récit allégorique (à la manière du **Déclin**), soit celle du récit hyperréaliste (à la manière de **Gina**). En adoptant une approche intermédiaire, presque neutre, il n'a pas su donner une orientation précise à son histoire. Il en résulte un film décevant qui effleure son sujet au lieu de le circonscrire. ■

Joyeux Calvaire

35 mm / coul. / 90 min /
1996 / fict. / Québec

Réal.: Denys Arcand
Scén.: Claire Richard
Image: Guy Dufaux
Mus.: Yves Laferrrière
Mont.: André Daigneault
Prod.: Denise Robert -
Cinémaginaire
Dist.: Funfilm Distribution
Int.: Gaston Lepage, Benoît
Brière, Chantal Baril, Roger
Blay, René Richard Cyr,
Jean-Claude Germain,
Louise Laparé, Claude
Laroche, Luc Senay

Entre Buffalo et Beyrouth

par André Lavoie

Est-ce qu'un film au budget modeste, avec des acteurs québécois, tourné de façon confidentielle et portant sur un sujet bien loin de l'univers de la mode ou celui de la génération X pouvait être la meilleure chose qui puisse arriver à Denys Arcand? À la lumière du résultat qui se nomme ici **Joyeux Calvaire**, nul doute que l'exercice fut salutaire, voire essentiel dans la carrière d'un cinéaste qui s'était vaguement laissé séduire par l'appel de «l'international». L'échec relatif de son film précédent, **Love and Human Remains**, l'obligeait sans doute à effectuer un changement de cap et à réapprivoiser un territoire qu'il avait quelque peu délaissé. Pendant le tournage de ce film dans les rues de Montréal, Arcand ne cherchait qu'à maquiller la ville pour qu'elle devienne un improbable Buffalo, c'est-à-dire nulle part et n'importe où. Bien plus que le pseudo problème de la «langue», c'était celui de la vraisemblance qui se posait avec le plus d'acuité; le flou qui se dégageait de **Love...** était tout sauf artistique.

Avec **Joyeux Calvaire**, il n'y a plus de doute possible; Montréal n'a subi aucun *lifting* et ne ressemble surtout pas à une campagne publicitaire mensongère et tapageuse du genre «C'est toi ma ville». En fait, elle a toutes les allures d'une ville bombardée, frappée de plein fouet par la morosité économique, où déambulent des rescapés en sursis, victimes innocentes d'un marasme qui semble vouloir s'installer à demeure. C'est dans ce Montréal de terrains vagues et de soupes populaires que traversent en tout sens Joseph (Benoît Brière) et Marcel (Gaston Lepage). Ils n'ont pas de domicile fixe, pas de *job steady*, pas de REER et encore moins un brillant avenir devant eux... Ils passent leur journée à se raconter des histoires, pas toujours très drôles ni très palpitantes, croisent quelques paumés plus mal en point qu'eux et dans le cas de Marcel, son principal souci est de savoir «où est passé Stanley». **Joyeux Calvaire**, c'est donc une journée dans le vie de deux itinérants, imaginée par une scénariste (Claire Richard) qui en est peut-être à ses premières armes du côté de l'écriture cinématographique mais qui en

a vu de toutes les couleurs dans le merveilleux monde des sans-abri. Le film est donc l'inventaire — imparfait et incomplet — de son expérience sur le terrain et de ses observations.

Sous l'œil aguerrri mais quelque peu distant du cinéaste, notre duo de clodos déambule sans enthousiasme dans les rues de Montréal, deux âmes mortes qui ne s'accrochent qu'à des souvenirs et aux petits «incidents de parcours» propre à la vie d'un itinérant. Sans y voir une œuvre marquante ou une vision pouvant à la fois soulager la mauvaise conscience du spectateur «bourgeois» et servir de carte de visite aux véritables acteurs de ce drame humain trop fréquent chez nous, **Joyeux Calvaire** est simplement le film d'un cinéaste qui n'ambitionne plus de viser le monde mais plutôt le cœur. Après nous avoir offert une vision quelque peu folklorique d'une certaine bohème montréalaise dans **Jésus de Montréal** et s'être égaré dans les tourments d'une génération qu'il scrutait davantage en touriste dans **Love...**, Arcand retrouve ici une justesse digne de ses fictions décapantes des années 70, le savoir-faire en plus. Cette pauvreté relative de moyens, des acteurs, des premiers rôles aux figurants, jamais «lâchés lous» comme dans tant d'autres films québécois, finissent par faire de **Joyeux Calvaire** une agréable surprise cinématographique à défaut du retour triomphal du cinéaste *world class* qu'a engendré Roger Frappier. Et dans **Joyeux Calvaire**, il le prouve malheureusement une fois de plus, «les signes du déclin sont partout»... ■



Benoît Brière et Gaston Lepage
dans **Joyeux Calvaire** de Denys Arcand